

Prédication pour le culte du 13 novembre 2022
Ropraz, 10h. Culte du souvenir – Florence Clerc Aegerter

Textes : Psaume 77 / Jérémie 29, 11-14a / Matthieu 7, 7-11

=====

L'année liturgique touche à sa fin : dans deux semaines, nous allons fêter le 1^{er} dimanche de l'Avent. Une année s'en va, l'autre s'en vient : c'est l'occasion de jeter un œil derrière soi, de revenir sur le chemin parcouru.

Nos vies sont autant de parcours plus ou moins faciles, plus ou moins ardues, jalonnés par des rencontres ou des situations qui nous ont rendus heureux ou malheureux, par des événements suffisamment importants pour qu'on dise d'eux : il s'est passé quelque chose dans ma vie qui fait que je ne suis plus la même (ou le même) qu'avant, quelque chose qui fait que je ne serai jamais plus la même. Dans notre culte d'aujourd'hui, nous allons en particulier nous souvenir d'un type d'événement qui bouleverse nos vies et celles de nos proches : la perte d'un être cher.

La mort d'un compagnon ou d'une compagne, d'un papa, d'une maman, d'une sœur, d'un frère, d'un enfant, nous replace brutalement devant notre propre finitude ; nous ne savons plus très bien où nous en sommes, nous avons de brusques accès de tristesse que nous ne pouvons pas maîtriser, nous avançons dans le brouillard. Nous perdons nos repères quotidiens.

Mais d'autres événements de nos vies, pour moins dramatiques qu'ils soient, peuvent nous marquer tout aussi intensément. Quand je décide de lier mon existence à celle d'une autre personne, c'est une aventure qui peut me transformer. J'apprends à concilier mes désirs et mes besoins avec ceux de mon conjoint, je renonce à certaines libertés, j'invente des compromis. C'est tout un travail, et je dois adopter d'autres repères que ceux qui dirigeaient ma vie de célibataire.

Et si je deviens parent, père ou mère d'un enfant, j'accède à une responsabilité nouvelle, j'ai des préoccupations que je n'avais encore jamais eues. D'autres circonstances encore peuvent nous bouleverser : la perte d'un emploi ou une autre orientation professionnelle, l'obligation de déménager, de changer de pays, de langue... Une maladie, qui nous fait souffrir et nous prive de notre autonomie ; le

fait de vieillir, de sentir son corps se transformer, devenir plus fragile...

Tant d'événements qui font que, dans nos vies, rien n'est plus comme avant ; l'image que nous avons de nous-mêmes peut alors se modifier considérablement. Je me croyais forte, je me découvre fragile. J'étais sûre de moi, je me surprends à hésiter. Je m'estimais intransigeante et je me retrouve à multiplier les compromis. J'avais l'habitude de me taire, et soudain j'éprouve le besoin de parler. Je pensais être peu compétente, je trouve au fond de moi des capacités insoupçonnées.

Quand j'ai l'impression de ne plus être tout à fait la même à l'intérieur de moi, mes convictions peuvent également s'en trouver modifiées, ou tout au moins sérieusement ébranlées. Je m'étais fait une idée précise de la vie, de ce qui est bien et de ce qui est mal, et voilà que la vie me surprend, que mes valeurs se nuancent. Mes convictions religieuses, pas plus que le reste, ne sont à l'abri d'une remise en question.

Devant la mort, la maladie, la perte, ou face au mystère de la naissance, considérant la fragilité d'un être entièrement dépendant de moi, confrontée à l'histoire et aux certitudes de mon vis-à-vis, que je sois bouleversée par le chagrin, dévorée par la frustration et par l'angoisse, débordée par la tendresse ou emportée par la passion... Ma foi, mon système de croyances, ne sort pas toujours indemne de ce genre de confrontations. Il arrive que tout ce que je croyais reçoive un éclairage nouveau ; je me prends alors à douter : mes croyances ont-elles encore de la valeur ? puis-je encore m'appuyer sur elles ou sont-elles devenues obsolètes, voire mensongères ? Que croire ? A qui se fier ?

Le Psaume qu'on a lu tout à l'heure reflète ce type d'expérience vertigineuse, où l'on remet en cause tout ce qu'on avait cru jusqu'alors sans savoir si, au terme de la réflexion, nos croyances s'en trouveront renouvelées ou définitivement ruinées. C'est à la suite d'un traumatisme dont nous ignorons la nature que le psalmiste crie sa souffrance et ses doutes. Il s'agit probablement de la déportation des juifs à Babylone, qui suivit la prise de Jérusalem en 597 av. Jésus-Christ. Mais les paroles du Psaume 77 pourraient être reprises par n'importe quelle personne ayant mal à sa foi.

« *Je le dis, mon mal vient de là : la droite du Très-Haut a changé !* »

Le psalmiste compare sa situation présente et le passé de son peuple, et il en conclut que Dieu n'agit plus de la même façon qu'avant. Il a changé ! Si Dieu a permis que le désastre s'abatte sur ceux qui lui faisaient confiance, il n'y a qu'une explication possible : Dieu a changé. Pour l'auteur du Psaume, Dieu n'est plus celui dont ses pères lui ont parlé. Tout ce qu'il croyait, toutes ses certitudes s'effondrent.

Le psalmiste est complètement déboussolé : « *Je me rappelle Dieu et je gémiss ; plus j'y reviens, plus mon esprit s'embrouille* ». Comment sortir de l'impasse ? En renonçant à Dieu ? En décidant qu'on peut très bien vivre sans lui ? Ou bien en cherchant à comprendre ? C'est ce que l'auteur du Psaume décide de faire. Il cherche, cherche sans relâche : « *Je réfléchis aux jours d'autrefois, aux années de jadis. La nuit, je me rappelle mon refrain, mon cœur y revient, mon esprit s'interroge.* » Et soudain un chemin se dessine :

« *Je me rappelle les exploits du Seigneur ; oui, je me rappelle tes miracles d'autrefois* ». Le psalmiste se récite son catéchisme, en quelque sorte. Il se remémore tout ce que Dieu a fait pour son peuple, tout ce que les prêtres, les rabbins, ses parents lui ont transmis. Et soudain il passe du "il" au "tu": "*Je me rappelle tes miracles d'autrefois.*" D'abord il parle **de** Dieu, puis il parle **à** Dieu. La route est tracée désormais. Il peut aller plus loin dans son cheminement de foi, et découvrir... non pas une réponse à ses questions, mais une issue à sa souffrance.

« *Dans la mer tu as tracé ta route, ton passage dans les eaux profondes, et nul n'en connaît la trace.* » Le psalmiste avoue son inconnaissance de Dieu et de son action. Dieu est celui qui marche sur les eaux, qui ne retiennent aucune trace, Dieu est celui qui échappera toujours à la connaissance humaine. Mais cette incompréhension ne pose plus de problème au psalmiste : il s'abandonne avec confiance, il "s'en remet" à son Dieu : « *Tu as guidé ton peuple comme un troupeau* ». Autrement dit : Quoi qu'il arrive, je te fais confiance, je sais que tu continueras à me guider comme un berger guide ses brebis.

Le psalmiste, au cœur de sa souffrance et de son incompréhension, rencontre Dieu, renoue contact avec lui par un travail de mémoire. Non pas par la mémoire qui compare un passé idyllique et un présent

désastreux, mais par la mémoire qui le relie au commencement, à la source de la vie et de la foi, celle de son peuple et la sienne.

C'est en priant que le psalmiste rencontre Dieu, en s'adressant à lui, en passant du "il" au "tu". Tant que sa démarche reste intellectuelle, tant qu'elle reste une interrogation et un discours **sur** Dieu, il n'arrive à rien. Mais cette recherche toute intellectuelle n'est pas inutile, bien au contraire : c'est à force de se heurter aux murs qu'on finit par rebondir sur la route. Ou pour le dire autrement : seule la déroute peut nous remettre sur la bonne route.

Si l'on se satisfait d'une compréhension intellectuelle de Dieu, on ne le rencontrera jamais... C'est bien parce que cette recherche rationnelle est un échec que le psalmiste se risque sur un autre chemin. Quand on cherche Dieu, on finit par le trouver. Jésus l'a bien dit : « *Celui qui demande reçoit. Celui qui cherche trouve. Et on ouvre la porte à celui qui frappe.* » Et le prophète Jérémie : « *Vous me rechercherez du fond de vous-mêmes, moi, le Seigneur, et je me laisserai trouver par vous.* »

L'issue, on la trouve au terme de tout un travail inconscient ; on la trouve au détour d'un mot prononcé, d'un texte, d'un geste. Quand on a mal à sa foi, on reproche souvent à Dieu de se taire, on aimerait qu'il parle, clairement, tout de suite, qu'il nous apporte des réponses. Mais si Dieu se tait, c'est pour ménager par son silence un espace nécessaire à ce qu'une nouvelle image de lui surgisse, une nouvelle image qui permettra que se renoue le dialogue et la confiance entre lui et nous. Quand Dieu se tait, qu'il nous paraît absent, c'est qu'il se retire afin de nous permettre d'effectuer tout ce travail de mémoire, bouillonnement de notre inconscient, fermentation de nos émotions, de sorte qu'une rencontre authentique entre lui et nous puisse avoir lieu.

Tous les événements qui bouleversent nos vies, qu'ils soient des événements heureux ou malheureux, sont autant d'occasions pour bouleverser notre foi. Non pas pour la faire sombrer, mais pour nous donner l'occasion de rencontrer notre Dieu, face à face, cœur à cœur ; alors pourrions-nous nous écrier, comme Job du fond de son tourment : « *Mon oreille avait entendu parler de toi, mais maintenant, mon œil t'a vu.* » Amen.